

Michel Butor

Illustrations II

Le Chemin

nrf

Gallimard



avec

Christian Dotremont
Bernard Larsson
Ruth Franken
Jacques Hérold
Henri Pousseur
Gregory Masurovsky et Shirley Goldfarb
André Masson
Irving Petlin
Bill Brandt

et

Pierre de Ronsard

pour Jiří Kolář

POÈME OPTIQUE

zibelines
événements aimants
zénith astres zée

aurore

automne aigrette

aulne zinc boucles

cygnes cernes celliers centaurées

bulles vitesse vocalises crépitations

vacillation vigilance vicissitudes

aubiers zinzolin bosquets

autrefois ailleurs

autel

bague asters zéphyr

volupté caractères

talisman

REGARD DOUBLE

Vous qui n'êtes pas de Berlin, venez à Berlin, car Berlin vaut bien le voyage;

et vous y pourrez voir les gens qui viennent à Berlin, attirés par les monuments d'autres temps, détruits par le temps, émergeant de la ferraille de notre temps,

les gens qui passent d'un Berlin à l'autre
(car Berlin c'est au moins toute une ville),

en cars de touristes, en automobiles militaires ou civiles, roulant sur les chaussées de ciment piqueté, jalonnées par les grandes flaques paresseuses où se reflètent les poteaux, les murs, les palissades, les voitures et le ciel laiteux, éclaboussant avec leurs pneus ceux qui s'approchent à pied, mains dans les poches ou chargées de bagages qui seront longuement visités,

avec appréhension de cette barrière qui vient de s'ouvrir pour un autre et qui s'est déjà refermée, qui devra se rouvrir pour eux et retomber après leur passage avec un bruit métallique obscur,

et ceux qui ne peuvent pas passer, qui s'approchent de cette frontière au bout de la rue, de cette falaise poussée brusquement une nuit au milieu de leur rue, qui depuis des années n'en croient pas leurs yeux, ralentissent, s'arrêtent;

et ceux qui se sont habitués, qui n'ont jamais connu le Berlin d'autrefois, des années folles, ni celui des années malades, ni celui des années horribles, ni même celui des années affamées, pour qui cette rue-ci, au fond, ne s'est jamais prolongée plus loin, qui n'ont jamais rien vu de ce qui est de l'autre côté, qui rêvent bien sûr de cet autre côté, mais comme d'un autre monde, pour qui le monde s'arrête à ce mur,

et qui savent très bien prendre leurs virages dans leurs jeux, dans leurs rêves de vitesses, de voyages, de franchissements, quand ils approchent de ce bout du monde, pour qui l'espace de l'autre côté apparaît soudain comme tout aussi impénétrable que si ce bleu laiteux, ces sommets de toitures aperçus étaient de la peinture sur du fer;

et les berlinois d'autrefois qui n'étaient pas revenus dans leur ville depuis des années, depuis la guerre, et qui cherchent à reconnaître les lieux de leurs plaisirs passés, d'enfant, d'amant, scrutant au travers des brèches les jardins envahis de broussailles, les terrasses dévastées, les vasques fendues, les bassins remplis d'une boue de feuilles, les balustrades interrompues donnant sur les rues désertes où roule silencieusement rarement quelque automobile noire cherchant, les jardinières d'autrefois contemplant le désastre de leurs yeux de pierre lézardée;

les foules d'aujourd'hui çà et là, errantes, les agglomérations soudain de gens venus d'ailleurs, devant les inscriptions, les fêtes, les emblèmes;

et les célébrités d'autrefois, d'aujourd'hui, venant, revenants, les metteurs en scène et leurs pantalons à rayures, les écrivains et leurs moustaches, les professeurs et leurs mains frémissantes, leurs serviettes et leurs cigarettes;

et ceux qui ont été envoyés de très loin avec la charge d'aller voir ces foules, ces célébrités, ces monuments, ces vides, ces efforts pour les remplir

(ils marchent tous les trois dans la Bodestrasse un jour d'hiver,

le premier a l'air d'un arabe, regard agressif, détourné, se hâte, mains dans les poches de son imperméable clair au col relevé,

l'africain qui le suit, regard hautain derrière ses lunettes, lèvres entrouvertes, se hâte, les mains sombres enfoncées dans les poches de son épais manteau sombre dont le col relevé laisse pourtant voir la chemise impeccable et la cravate de soie,

le blanc troisième sans manteau ni cravate, mains enfoncées dans les poches de son pantalon, relevant les pans de son veston de tweed fermé par un seul bouton, sans se hâter,

avec le soldat placide qui les considère, le bord de son casque se détachant sur les branches graciles d'un arbre nu et une fenêtre murée de briques);

mais vous ne pourrez plus y voir en ce moment d'officier chinois jeter en passant un coup d'œil paternel sur un bébé germanique près de la gare de la Friedrichstrasse;

oh, Berlin vaut bien le voyage, car où trouveriez-vous aujourd'hui, dites-moi, ces militaires assis sur un banc formé de trois longues dalles superposées, bardés de cuir, bottés, casquetés, armés de fusils-mitrailleurs, qui regardent par-dessus le mur avec des jumelles de campagne,

et ces dames d'un certain âge qui règlent leurs jumelles de théâtre de leur main baguée, gantée de fil, pour regarder par-dessus le mur,

ces façades étroites, serrées, comme tout récemment léchées de flammes, dont le plâtre noirci tombe par plaques depuis des années, aux fenêtres étroites, serrées, et les visages qui sortent de ces fentes, cous tendus, comme les gargouilles d'une cathédrale, afin de regarder par-dessus le mur,

par-dessus les parpaings de béton, les chevaux de frise, les barbelés, les étais, les palissades, les sentinelles qui se reposent,

les sentinelles sur les vieux murs crénelés incorporés au mur, jouant avec des projecteurs semblables à de gros yeux,

les yeux,

les visages plissés autour des yeux pour qu'ils voient un peu plus loin au-delà de ce mur,

car Berlin c'est au moins toute une ville,

Les sentinelles haut perchées qui depuis des heures comptent les briques de ce premier mur en ruines devant cet autre mur encore debout, énorme, des milliers de vieilles briques, et qui s'y perdent, recommencent leur compte, sursautent au moindre bruit, la main serrant soudain l'arme, se calment comme tout se calme, se retrouvent devant tant de briques, choisissent une ligne, regardent : une assez noire, une plus rouge, celle-ci est un peu violette, une plus noire, encore plus noire, un peu plus rouge, un peu plus brune, encore plus brune, un peu plus sombre, tout à fait noire,

les yeux,

les visages tout entiers plissés autour des yeux pour qu'ils voient plus loin, encore un peu plus loin au-delà de ce mur,

aérage
bruines zéphyr
vacillation zénith avènement

zones

zorille zorongo

zostères volières aimants

bague brassage brouillards foules

aoûtement rues zibelines bulles

qu'ils aperçoivent au premier mai cette foule vagante, tous ces gens qui coulent en tourbillons tranquilles, dans les rues presque sans moteurs, de petits bouquets de fleurs à la boutonnière, portant des bannières, des photographies, les uns hilares, les autres renâclant quelque peu sous le poids, tapant sur des tambours, chantant, s'ébranlant, cette foule de casquettes, cette foule de chandails, cette broussaille de drapeaux, ce bloc, ce monument, cette pétrification de drapeaux, dans le vent, le cri, traversant la Spree sur un pont de fer, retraversant la Spree,

(partout la Spree),
faisant résonner la Spree devant les aigles déchirées de la
cathédrale;
et le lendemain,
la toile de tous les jours qui reprend, avec ses bus toujours
crème à un ou deux étages, ses cars, ses métros aériens, souterrains,
les projets de reconstruction, les tas de briques vieilles ou
neuves, les grues, les touffes d'herbe dans les chaussées, dans les
villas abandonnées;

traînes vie torche toison
zosterops volcan fantôme
zoanthaire zonure
zodiaque
asters zébrure armure
zéphyr bosquets
vocalises

et vous-même, visiteur, en vêtement de voyage, vous participerez aux mille ruptures de ce tissu,
quand s'habiller devient un plaisir, quand le bus, cette fois, vous emporte vers un spectacle,
vers un verre de vin moins enivrant que ce dernier accord, que cette cadence encore imperceptiblement scandée par vos doigts, théâtres, cérémonies, inaugurations, installations,
vers les déjeuners au bord des lacs, les orchestres, les rubans, les fards, les entractes,
les peintures sur les toiles, sur les murs, le mur...

DANS LES FLAMMES

(chanson du moine à Madame Nhu)

Les commissures du feu.

La herse qui suce les branches.

Tu te ris de moi, inaccessible penses-tu...

La peau du feu.

La gueule qui se plisse ricane dans les étincelles bleues
jaunes bleues.

Et les tourbillons de la fumée retombent.

Le souffle du feu.

Le grognement qui s'étend pousse sa bave pousse les bran-
dons se dilate.

Tu vas jusqu'à me tendre ta main.

Le front, les tempes.

Le masque du feu noir qui souffle s'épanouit dans les
galeries blanches.

Le sang.

La langue qui s'élargit dans les taillis du feu.

Te voilà séparée de toi-même!

Et les épaisseurs retombent.

Les muscles.

bleu violet grondent jaillissent.

Tu te vois brûler.

Et les draps retombent.

Les tendons.

Les nervures du feu qui se tendent.

La chevelure.

Les bracelets noirs d'yeux noirs du feu orangé qui s'accro-
chent aux créneaux se crispent.

Brûle!...

Et la taie retombe.

Les boucles.

Les remparts rouges du four rouge qui déploient leurs tissus
mordorés de feu.

L'échine.

La crinière noire du feu bleu qui s'enroule aux piliers jaunes
se tresse dans les salles jaunes s'enroule.

Tu me révèles alors ton pied.

Et la paupière retombe.



nrf

MICHEL BUTOR

ILLUSTRATIONS

d'images absentes
de textes absents
qui étaient elles-mêmes
qui étaient eux-mêmes

DES ILLUSTRATIONS

de textes absents
d'images absentes
qui seraient eux-mêmes
qui seraient elles-mêmes

LEURS ILLUSTRATIONS

MICHEL BUTOR

nrf

